

due facile perd beaucoup de son importance et que le temps à consacrer à la récitation se trouve considérablement réduit.

Nous en dirons autant de la conjugaison orale des verbes. S'il s'agit de faire conjuguer, comme autrefois, un verbe tout entier, et sans aucun accompagnement, depuis le commencement jusqu'à la fin, une étude aussi fastidieuse et forcément transformée en une exercice routinier pourrait être abandonnée à de simples moniteurs. Mais lorsque la conjugaison se fait en isolant les difficultés et en accompagnant les verbes de compléments qui varient à chaque temps, ainsi que la pratiquent aujourd'hui les instituteurs les plus capables, c'est un exercice que le maître seul peut faire convenablement.

La seule exception que nous puissions accorder à pour objet la pratique de l'orthographe. Mais cette partie a une si grande importance dans l'enseignement de la langue aux enfants de nos écoles, que le parti à tirer de l'emploi des moniteurs est loin d'être à dédaigner. Pour être bien apprise, l'orthographe exige le recours à des dictées nombreuses, et qui, à certaine époque de l'enseignement, doivent revenir au moins tous les deux jours, quelquefois même presque chaque jour. Or, la dictée peut très bien être faite par un élève plus âgé, lisant avec assez d'intelligence, prononçant assez distinctement, et coupant assez bien ses phrases pour que les enfants puissent comprendre tout ce qu'il dicte. Le maître trouve ainsi à ce moment du temps à consacrer à d'autres divisions.

Nous pourrions aussi indiquer comment on peut parfois employer les élèves à la correction des devoirs d'orthographe, moyen qui a l'avantage d'exciter leur émulation; mais nous ne pourrions le faire sans entrer dans des détails qui nous écarteraient de notre sujet. Nous devons renvoyer ces explications à des articles spéciaux dont nous nous occuperons plus tard.

Ce qui précède doit suffire, ce semble, pour montrer à la fois l'importance de l'enseignement de la langue dans les écoles et la directions à donner à cet enseignement pour qu'il réunisse toute l'utilité dont il est susceptible. On voit aussi d'avance la place qu'il doit occuper dans l'enseignement de l'école, la part presque exclusive que le maître doit s'y réserver, et celle qu'il peut abandonner à quelques aides.

Toutefois, avant de quitter ce sujet, nous devons faire remarquer que cet enseignement ayant pour objet l'étude de la langue, et non pas uniquement l'étude de la grammaire, comme on le croit à tort en le désignant sous ce nom, il peut commencer plus tôt que cela n'a lieu d'habitude. Ainsi, bien avant que l'enfant soit en état de faire des devoirs et d'écrire sous la dictée, il y a des exercices très-intéressants à lui faire faire. Ces exercices, en ouvrant son intelligence et en l'initiant à la connaissance des mots, sont une excellente préparation à l'étude de la grammaire proprement dite. Nous entrerons également plus tard dans quelques détails au sujet de ces exercices. Il nous suffit de les indiquer ici, afin de mieux préciser le moment où doit commencer l'enseignement de la langue et la place à lui assigner dans le plan général des études.

Cette remarque faite, nous passons à l'enseignement de l'arithmétique et à celui du système métrique qui en fait nécessairement partie, et par sa nature et aux termes mêmes du programme officiel.

Cet enseignement le plus important, avec celui de la langue, pour les enfants de nos écoles, a le privilège d'être généralement mieux compris. Il ne faudrait pourtant pas se faire illusion, et croire que partout on se rende bien compte de son but véritable et de son rôle dans le plan du développement intellectuel de l'enfance.

Trop souvent on ne voit dans le calcul que des opérations à exécuter, un mécanisme à faire apprendre aux enfants, et avec lequel on cherche à les familiariser le plus promptement possible. On oublie le parti à tirer de cette étude

pour la culture des facultés et son influence sur le développement de l'intelligence. Or, cette influence n'est pas seulement considérable, c'est avec celle de la langue, comme nous venons de le dire, la plus importante. Aussi, lorsqu'on y réfléchit sérieusement, on est moins surpris de l'erreur où sont tombés ceux qui ont voulu faire de l'enseignement des mathématiques le fondement de la culture intellectuelle de la jeunesse.

Les mathématiques sont incontestablement une des meilleures gymnastiques de l'intelligence. Tout ce qui s'y rattache est une excellente discipline pour l'esprit; elle lui communique des habitudes qu'aucune autre étude ne saurait lui procurer au même degré. Cela est si vrai que, dans tout le cours de la vie, on reconnaît les esprits à qui cette discipline a manqué. Aussi, sans vouloir s'en exagérer l'importance, on peut affirmer que rien ne pourrait la suppléer. On est donc porté à regretter que cette étude soit *forcément très-restreinte dans les écoles, et qu'elle s'y borne presque uniquement à l'arithmétique*. Mais précisément de ce que cette étude est si restreinte, en regardant au but qu'on doit se proposer dans l'enseignement primaire, il s'ensuit qu'on est encore plus tenu de la traiter avec tout le soin qu'elle exige.

Ne perdons jamais de vue qu'en instruisant l'enfant dans les écoles, nous n'avons pas seulement un cerveau à remplir de connaissances, nous avons encore plus un esprit à forger. Avec des règles et des formules pour faire les opérations et exécuter tous les calculs, nous pouvons remplir la tête de l'enfant; mais nous ne formerons utilement son esprit que par la connaissance raisonnée des rapports et des propriétés des nombres, et par la notion exacte des lois et des principes sur lesquels reposent les opérations et les calculs qu'il peut avoir à exécuter.

Il y a deux facultés qu'il importe le plus de développer chez les enfants, et principalement chez les enfants des classes ouvrières, à qui manqueront plus tard les moyens d'étendre leur instruction: ce sont le jugement et le raisonnement.

Quand je parle ici du raisonnement, j'entends uniquement la faculté de combiner des idées pour en tirer des conséquences exactes, et l'aptitude à descendre des principes aux effets et à remonter des effets aux causes. Il va sans dire qu'il n'est pas question de cette disposition à discuter et à disputer sur tout et à propos de tout, disposition malheureuse qui caractérise les esprits raisonneurs, c'est-à-dire les esprits les plus faux et ce qu'il y a à la fois de plus insupportable et de plus dangereux dans le monde. Rien n'est le plus souvent aussi éloigné d'une intelligence qui raisonne solidement qu'un esprit raisonneur. D'ailleurs, en plaçant le jugement en première ligne, comme nous l'avons fait, nous avons prouvé que nous voulions placer dans l'intelligence de l'enfant tout ce qui peut prévenir les écarts du raisonnement. Car l'esprit le plus habile à raisonner, celui qui est le mieux habitué au raisonnement mathématique et qui sait le mieux en manier les formules, pourra souvent n'aboutir qu'à l'erreur tout en raisonnant avec la plus grande exactitude. Ceci aura lieu si, par un vice de jugement, il a pris des données fausses pour point de départ.

Or, deux enseignements bien dirigés ont précisément pour objet de former et d'exercer ces deux précieuses qualités chez l'enfant de nos écoles: ce sont l'étude de la langue et celle du calcul. A l'étude de la langue, la culture du jugement et tout ce qui tient à la sagacité, et c'est pour cela que nous la plaçons en premier; à l'étude du calcul, la culture du raisonnement ou de la faculté de combiner les idées. Nous avons dit ce que doit être la première étude; il nous reste à faire connaître quel caractère doit avoir la seconde pour atteindre le but désiré.

Pour tracer le caractère de cet enseignement à l'école primaire, il ne s'agit pas seulement de dire ce qu'il doit com-